

La classe ouvrière va au paradis

SPECTACLE – Au Théâtre Gérard Philipe de Saint-Denis, Julie Deliquet adapte avec brio la série télé *Huit heures ne font pas un jour* réalisée par Rainer Werner Fassbinder en 1972. Une chronique familiale et ouvrière portée par un optimisme et un humour ravageurs. Les comédien (ne) s, Evelyne Didi en tête, rivalisent de naturel et d'énergie. Trois heures de théâtre qu'on ne voit pas passer, comme la vie.

Publié le 1^{er} octobre 2021



Mamie Luise (Évelyne Didi), survoltée, fête son anniversaire. (© Pascal Victor/ArtComPress/Opale)

Dans la famille Krüger-Epp, c'est Mamie Luise qui donne le ton. Nouvellement fiancée à un senior affable, elle fête son anniversaire en famille et au schnaps, multipliant les provocs (à destination de son gendre) et les projets : création d'une association pour la gratuité des transports de Cologne, ouverture d'une garderie d'enfants clandestin... Ça boit, ça rigole, ça se houspille et ça part en vrille, juste après le gâteau.

Huit heures ne font pas un jour démarre dans la frénésie et les rires au Théâtre Gérard-Philipe de Saint-Denis (Seine-Saint-Denis). Le public, qui connaît de Fassbinder *Les Larmes amères de Petra von Kant* ou *Le Mariage de Maria Braun*, a du mal à reconnaître la patte du cinéaste et dramaturge allemand dans cette joyeuse sitcom datant de 1972, adaptée à la scène par Julie Deliquet. Pourtant, dans cette chronique familiale et ouvrière endiablée, s'exprime en mode optimiste toute sa pensée rebelle et humaniste.

Bonne pioche, donc, de la nouvelle directrice du TGP, qui met son talent d'adaptatrice et de directrice d'acteurs au service d'une comédie humaine, « vintage » sans doute, mais riche de leçons pour le présent. Julie Deliquet a condensé cinq des huit épisodes (les trois derniers n'ont jamais été réalisés) de cette série qui avait fait le buzz à la télé allemande.

Le fil rouge est l'histoire d'amour entre Jochen, le fils de la famille, ouvrier, et Marion, jeune fille émancipée, travaillant aux petites annonces d'un journal local. Leur coup de foudre, qui débouchera sur un mariage, provoque des réactions en chaîne : d'autres « *love affairs* » dans leur entourage et une nouvelle façon d'aborder le travail, les luttes à l'usine.

Le décor, stylisé, figure alternativement l'usine et le foyer familial. On passe de la chronique ouvrière à la comédie sentimentale sans crier gare. Au gré des dialogues incisifs sont abordées les sujets de l'union libre, de la violence conjugale, de la fin de vie, du racisme, du mépris de classe, de l'autogestion... Dans *Huit heures ne font pas un jour*, la famille s'ouvre et les luttes sociales paient.

CONTE DE FÉES SOCIAL

C'est un conte de fées social volontariste, en mode burlesque, qui nous est proposé. De la part d'un auteur qui mania si bien le tragique, c'est plutôt revigorant. Julie Deliquet orchestre une grande fête théâtrale, où les comédiens s'en donnent littéralement à cœur joie, entraînés par une Mamie Evelyne Didi déchaînée.

Difficile de résister à ce jeu naturel flirtant sans cesse avec l'impro. Trois heures (avec un petit entracte), c'est court quand on a sans cesse le sourire aux lèvres et l'envie que la série continue pour mieux nous rappeler comment changer le monde.



Le mariage, très arrosé, de Marion et Jochen. © Pascal Victor/ArtComPress/Opale

Philippe Chevilley